

Penser *autrement* le monde ?

Jean Cooren

Un travail en psychanalyse modifie-t-il la manière de penser le monde, d'en parler, de s'y situer, et d'y être présent ?... Chacun est à même de le vérifier ou de le supputer à partir de ce qu'il ressent, entend dire, et voit vivre autour de lui... Il semble que ces changements ne sont pas évidents pour tout le monde.

Ainsi l'analysant et l'analyste peuvent estimer fructueux le parcours en analyse quand la guérison de certains symptômes advient, et parce que un peu d'ordre ou de « sens » ont été mis dans le chaos psychique initial. Mais cette traversée peut en réalité ne pas avoir changé grand chose - du moins en apparence - au rapport que l'analysant entretient avec le collectif, l'universel, l'organisation de la société, les injustices, le mépris de « l'humain », les questions actuelles en Europe et dans le monde. Tout se passe comme si l'intérêt de l'analysant avait du se limiter au rapport au « soi » dans le lieu et dans le temps de la séance. On peut certes se réjouir du progrès individuel ressenti - il n'est pas nécessaire d'être malheureux dans l'existence - et pourtant se demander si quelque chose dans l'écoute de l'analyste, dans « le désir de l'analyste », et dans « l'orientation donnée à la cure », n'a pas manqué et aurait pu être à l'origine d'un rétrécissement du champ de l'analyse.

S'il est exact que l'analyste doit chercher à se déprendre de la tentation d'avoir en mains le destin de l'analysant qu'il n'a pas à aligner sur un modèle humain préexistant y compris le sien (!), il se doit en même temps de continuer à se poser la question d'une éventuelle surdité de sa part l'amenant à privilégier systématiquement un certain type d'associations, et à n'entendre et à ne repérer que certains signifiants au détriment d'autres sous un prétexte de « neutralité ». Alors l'analysant, se conformant au supposé « désir de l'analyste », pourrait en arriver à censurer toute allusion au contexte professionnel ou sociétal ou culturel, taire toute plainte ou critique à leur propos, sous prétexte que ce serait là une « résistance » vis à vis de l'analyse de son monde interne. Or des « traumatismes », « actuels » et pas seulement contemporains (car tenant aussi à l'histoire économique transgénérationnelle) peuvent de ce fait se trouver ainsi mis systématiquement à l'écart. A l'inverse aussi, lorsque l'analyste tient davantage compte du contexte de vie, le clivage entre dedans et dehors se perméabilise un peu à la fois et s'éveille chez l'analysant un souci nouveau pour ce qui se passe dans l'environnement socio-politique, il prend mieux sa part à la préservation de ce monde symbolique dont il a hérité et dans lequel il évolue. Mais cette opposition n'est jamais aussi tranchée, soulevant beaucoup de questions sur la place de la psychanalyse dans la société actuelle.

L'aventure humaine contemporaine a pour référence *non exclusive* la psychanalyse, mais ceci suppose que celle-ci y prenne vraiment sa part, que ce ne soit pas un

simple fantasme médiatique pour amuser la galerie, qu'elle sache entretenir une curiosité permanente et une réflexion conséquente à *la fois* vis-à-vis de ce qui se passe dans le monde « interne » (souvent oublié par le politique) et vis à vis de ce qui se passe autour de soi et dans le reste du monde (trop souvent oublié par le petit monde de la psychanalyse). Or la psychanalyse a ceci de singulier qu'elle permet de repérer et d'effectuer un « pas de côté » (à entendre de diverses façons) vis à vis du mortifère. Ainsi avec l'aide de la psychanalyse, nous pouvons reconnaître et apprécier *autrement* la pertinence ou l'apport de diverses sciences au champ bien établi (philosophie, mathématiques, sociologie, physique, anthropologie, littérature, astronomie, psychologie, politique, médecine, économie etc) : la psychanalyse ne cherche pas à se substituer à elles, car elle n'apporte aucune connaissance supérieure, aucune solution définitive et pérenne aux questions en suspens, mais elle contribue plutôt à y maintenir ouvert un questionnement original sur les apories présentes en leurs théories respectives, elle y apporte aussi, mais non sans mal parfois, la reconnaissance de la division du discours et du Sujet, occasion alors pour elles d'un nouveau progrès.

La psychanalyse ne se revendique donc pas comme une science supérieure aux autres, elle est *ailleurs*. Elle ne détruit pas ce qui existe, elle se contente de participer à sa « déconstruction ». Car une théorie, même « la meilleure » a toujours tendance à se refermer sur elle-même, ne serait-ce que pour rassurer son auteur sur sa propre consistance. Il en est ainsi de la théorie analytique quand elle devient sourde à l'égard d'elle-même, quand elle ne supporte pas le contact avec les autres sciences, ou quand elle ne se laisse pas questionner par un « réel » qui selon l'époque se présente sous des aspects différents et fait bouger les lignes dans tous les domaines. N'est ce pas le cas de nos jours ?

Il m'apparaît qu'à l'encontre de la pression médiatique, universitaire et narcissique dont il n'a pas la maîtrise et qui voudrait faire de lui un expert en « savoir », l'analyste se doit donc de rester le plus possible *un analysant*, essayer de ne se sentir jamais détenteur d'une quelconque vérité qui serait au dessus des autres ; et quand il lui arrive dans la vie publique d'être appelé à prendre une position ou à donner un avis, il se doit de ne pas arguer de sa position de psychanalyste pour y répondre mais bien d'une position d'*analysant*, eu égard à l'accès singulier et toujours partiel au monde interne que la psychanalyse a su produire en lui. Il ne s'agit donc pas « d'être citoyen en tant que psychanalyste », mais d'être *citoyen en tant qu'analysant*, ou encore de *poursuivre indéfiniment l'analyse de sa pratique de citoyen*. Cette option peut l'amener à sortir d'un silence qui serait de connivence et à donner publiquement un avis personnel à propos de certains sujets sensibles (mais lesquels? et comment ?), en précisant alors qu'il ne le fait pas *au nom* de la psychanalyse. Ce peut devenir en lui comme une nécessité. En effet le nouveau rapport à la vérité qui a émergé un peu à la fois de la cure l'oblige en certaines circonstances à ne pas s'en abstenir, à manifester plus clairement les incidences ou retombées politiques de l'éthique qui est au soubassement de la théorie et de la pratique analytiques. Ainsi la question se pose de savoir comment « penser nos pensées » dans la situation actuelle, dans cette « zone grise » du processus démocratique. Tâche délicate, et propice à diverses dérives qu'une élaboration collective dans un groupes référé à la psychanalyse pourrait faire progresser.

Ces considérations d'ordre général m'ont conduit, il y a quelques mois, à proposer de travailler ensemble deux points lors des prochaines journées de l'association, d'inscrire notre réflexion autour de deux axes, à la fois sur *la laïcité dans la psychanalyse*, et sur *l'ouverture de la psychanalyse à la citoyenneté*.

Mais ceci suppose que j'en dise un peu plus, semble-t-il.

La *laïcité* à laquelle je me réfère ne se résume évidemment pas, je m'en suis expliqué ailleurs, à ce qui nous a été administré depuis quelques années par le gouvernement et par le parlement, à savoir le refus défensif et policier de toutes les postures publiques ostentatoires à connotation « religieuse » (en fait islamique). Elle ne se limite pas non plus à la nécessité de démedicaliser la pratique analytique, option avec laquelle nous sommes d'accord (confert « la question de l'analyse profane » (1926) de Freud).

La « laïcité », telle que je souhaite l'explorer, n'est certes pas un état stable, ce n'est ni une qualité visible, ni un slogan, ni une vertu morale que l'on acquerrait un jour ou l'autre et que l'on pourrait sauvegarder ensuite sous l'œil vigilant d'un hypothétique Ordre des Psychanalystes et avec la « garantie » d'un diplôme. C'est une *disposition* (non permanente) de l'esprit à laquelle ouvrirait la psychanalyse, par un exercice permanent et risqué de « *mise en tension vers ...* » à partir des théories et des pratiques. Cette mise en tension « laïque » se fait toujours autour de positions de certitude, de « vérité » d'inspiration plus ou moins religieuse ou idéologique ou métaphysique, vers quelque chose d'autre que personne n'est jamais sûr de trouver, et encore moins de posséder, car en suivant ce chemin, on est confronté à « l'ombilic » a dit Freud à sa manière en parlant du rêve (1900), à l'«au-delà du principe de plaisir » a-t-il dit ensuite (1920), à l'aporie et au « pharmacon » chez Derrida/Platon. On trouve tout cela aussi, mais dit autrement, par exemple, chez Bion, Winnicott, et bien sûr Lacan, on devrait pouvoir explorer ensemble les éléments théoriques substantiels qu'ils nous ont apportés et découvrir peut-être qu'ils sont restés à mi chemin dans cette élaboration « laïque ».

La question peut aussi se poser de savoir s'il convient de maintenir le mot « laïc » ou « laïque » ou « laïcité » pour décrire cette position instable, ouverte à l'infini ; certains, pour échapper au vieux débat ecclésial ou politique sur la laïcité, ont préféré utiliser à propos de la psychanalyse l'adjectif « profane », qui sans doute dit mieux l'opposition au registre du « sacré » mais présente aussi d'autres inconvénients (que considérons- nous comme « sacré », et vers quelle « profanation » conduirait sa mise en question, etc). De ce vocabulaire nous pourrions aussi discuter.

Venons en maintenant à la « *citoyenneté* ».

« Laïcité » et « citoyenneté » m'apparaissent liées, mais c'est peut-être dans l'acception que je donne à ces deux mots. Je prends les mots « citoyenneté » et « citoyen » ici dans un sens assez général. Ils renvoient autant à la Grèce (le citoyen y a le droit à la parole dans toutes les affaires de la vie publique, où il est habilité à

défier l'arbitraire), qu'à la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen (on pourrait discuter des liens entre cette « Déclaration » et ce qui est en jeu du Droit et de la Justice dans la psychanalyse). Rien ne devrait être exclu a priori du champ de notre réflexion, surtout pas ce « rien » auquel l'action politique confronte (« il faut faire quelque chose contre ça, *rien* ne s'est fait jusqu'ici, ce n'est pourtant pas *rien*, ce n'est pas tolérable de ne *rien* faire, c'est de la faute à... etc. »), ni bien sûr la confusion ou l'imbroglio des relations interpersonnelles qui en résultent et qui gangrènent les partis politiques.

Si « l'inconscient » de la première topique est bien « notre ami » (même quand ses manifestations intempestives nous gênent), « le ça », cette « étendue » de la vie psychique qui ne connaît pas de frontières, fait aussi que « ça pense », que « ça nous pense », que « ça nous fait penser », que « ça doit nous faire penser ». Quand le champ social est tenu en dehors de l'analyse, cette exclusion peut alimenter le maintien du symptôme, la douleur, la mélancolie. L'une des caractéristiques du travail de l'analyse, dit quelque part Bion, est justement de nous permettre de « penser nos pensées ». Les pensées ne nous appartiennent pas, elles s'infiltrant, telles des fantômes.

Dans cette recherche sur la citoyenneté, toutes les organisations du savoir ont bien sûr leur importance et il n'est pas question pour la psychanalyse de se substituer à elles, surtout pas dans l'idée qu'ainsi on parviendrait *enfin* à connaître la vérité du monde qui nous entoure et qui nous échappe. La psychanalyse a seulement une place originale, autre, elle permet une déconstruction des certitudes, elle fait place aux apories, aux oxymores, et ceci à l'encontre de certaines tendances dans les sciences « humaines » ou « de la nature » ou « politiques » ou « économiques » qui enferment et musèlent le discours dans leur clôture et leur jouissance propres. A sa manière, la psychanalyse apporte au monde et en chacun une part d'*intranquillité* (Pessoa).

Par l'introduction du mot « citoyenneté », et avec l'idée de mettre quelque peu au travail cette notion dans le champ de l'analyse, je voudrais attirer l'attention sur l'importance « *actuelle* » du politique et du social *au delà* même de l'histoire de chacun, au delà du traumatisme individuel, sur la nécessité *dans cette période de mutations* d'aider *aussi* ce « chacun » (analysant et analyste ou praticien) à « penser le penser » dans sa pratique de « citoyen ». Nous savons maintenant que l'humanisme a largement échoué, que même un certain Heidegger a pu un certain temps collaborer avec le nazisme, et que ni Freud ni Einstein n'ont su éviter la guerre. La fonction de l'analyste-analysant dans le socius n'est donc pas d'y apporter un surcroît d'interprétation, de devenir un guide dans le mode de pensée, ni d'y tenir comme le voudraient certains une quelconque fonction d'expert, mais plutôt d'aider à « penser autrement les pensées » sur le monde. Cela suppose sans doute d'acquérir un surcroît de « laïcité », de travailler constamment en ce sens, sans être jamais pour autant sûr d'y parvenir, et en acceptant parfois d'y être pris en défaut. Comment en effet exprimer un jugement, manifester un désaccord. Car le « laïc » n'est pas pour moi celui qui saurait ne pas prendre position, ni ne donnerait jamais son avis, ou qui resterait muet comme une carpe. Le « laïc » ne musèle pas le « citoyen », et la psychanalyse permet seulement de rester analysant dans la vie en y reconnaissant le manque.

J'aimerais donc que l'on parvienne à Patou à *parler entre nous* de ces problèmes actuels de société, manifestes en France comme dans le monde, moins pour y « donner notre opinion » (mais cela peut être nécessaire de passer par là, avoir son intérêt de l'exprimer pour éviter la langue de bois) que pour nous aider à « penser » *autrement* cette opinion. Il me semble que nous ne manquerions pas alors de constater, ce faisant, qu'il existe en cette société française autour de nous ou dans le monde des actes ou des discours qui sont de fait des dénis de Justice, de Droit, ou d'Humanité etc., discours ou actes publics qui sont difficilement compatibles avec ce qui fonde notre « amour » pour la psychanalyse et l'intérêt de notre pratique. Ceci nous amènerait peut-être également à déconstruire certains aspects du socle sur lequel, depuis Freud, s'est développé ce qu'on appelle la pratique de la psychanalyse et qui a permis le développement interne de ses théories. Tout ceci est loin d'être simple, mais raison de plus pour s'y mettre à plusieurs pour le penser.

Jean Cooren (septembre 2011)